

close et indifférente à la société environnante, fait donc écho une conception linéaire de l'islam.

Quel historien sérieux soutiendrait-il le maintien à l'identique de structures sociales au long d'un millénaire ? Encore pourrait-on admettre l'existence de fortes constantes dans des communautés maintenues dans un ostracisme rigoureux, et ce serait le cas de rares groupes de population, réduits à une économie autarcique, dans quelque refuge montagneux ; mais est-ce envisageable pour des populations urbaines et rurales qui ont connu l'évolution des structures sociales, du système d'imposition, du régime foncier, etc. ?

A l'inverse, pour l'histoire de l'islam, la connaissance de la société chrétienne est indispensable à l'étude sociale, économique, culturelle et politique de l'Empire musulman. L'idée paraîtrait triviale ailleurs que dans les études islamiques contemporaines où l'on feint de croire que des populations, restées numériquement majoritaires durant les premiers siècles de l'Hégire, ont pu alimenter les caisses de l'empire de leurs impôts, servir leurs nouveaux maîtres, administrer des pans entiers de la société en leur nom et fournir des contingents de convertis imprégnés d'une coutume et d'une culture ancestrales, sans même affecter une société. Pourtant, les savants orientalistes de ce siècle s'étaient très logiquement attachés à la question. De l'étude de l'impôt foncier, à celle du statut juridique, en passant par les fonctions et métiers, les corporations mixtes ou non, les traducteurs de l'héritage grec, la polémique islamo-chrétienne et son influence sur la théologie, etc., on semblait avoir posé les bases de recherches qui auraient bénéficié des nouvelles approches éprouvées en anthropologie historique.

Ainsi, s'est-on appliqué à étudier la place de l'Autre dans nombre de sociétés, de la Grèce antique à l'Europe moderne : la femme, l'esclave, l'homosexuel, le fou ont fait l'objet de remarquables études qui visaient à montrer comment une société se pensait elle-même. Point de tout cela dans les études islamiques, alors que la place des chrétiens, et des non

musulmans en général, dans la société musulmane touche à plus d'un aspect de la constitution de celle-ci, de son évolution et de sa culture.

L'un des aspects les plus importants, davantage sociologique mais touchant également aux mentalités et plus généralement à la vision musulmane du monde, est l'éclairage que peut apporter l'histoire des chrétiens à l'étude du système hiérarchique musulman. Bernard Lewis l'avait partiellement entreprise, par une étude comparative qui soulignait les similitudes entre les statuts du non musulman, de la femme et de l'esclave en islam. Mais ce parallèle s'appuyait essentiellement sur l'analyse de la jurisprudence, laquelle était devenue, il est vrai, la science majeure qui a imprimé la vision de soi de la société musulmane à partir du XI^e siècle. Fallait-il pour autant la tenir pour unique système d'appréhension des différences ? D'autres couples d'opposition ont autant marqué la société : l'homme de religion et l'homme du commun, le militaire et le non militaire et enfin le croyant et l'hérétique. Entre les termes de ces oppositions, des relations de parenté et d'alliance se sont nouées qui permettraient, si elles étaient étudiées, de mettre au jour l'une des fonctions les plus énigmatiques des chrétiens, celle de secrétaire de l'administration, et plus généralement, la vision musulmane particulière de l'ordre social hiérarchique.

FRANÇOIS ZABBAL

Rosemary Sayigh. *Too Many Enemies : The Palestinian Experience in Lebanon* (Trop d'ennemis : l'expérience palestinienne au Liban). Londres, Zed Press, 1994, 331 p.

Le nouveau livre de Rosemary Sayigh retrace l'histoire du camp de réfugiés de Chatila dans la banlieue de Beyrouth. Dans les milieux orientaux le nom de Chatila évoque la mort, la souffrance et l'héroïsme face à des forces effrayantes. Ce récit historique en donne une vue

d'ensemble : ce sont les résidents du camp qui racontent l'histoire, depuis l'exode palestinien en 1948 jusqu'à la guerre des camps des années 80, où Chatila sera détruit physiquement. L'auteur a reconstruit son histoire à travers les voix de ses habitants.

Rosemary Sayigh expose clairement le contexte dans lequel elle a effectué ses recherches. Elle avait été choquée par la nature fratricide de la guerre des camps qui avait opposé le mouvement chiïte libanais Amal aux Palestiniens. Alliés auparavant contre les desseins israéliens au sud du Liban, tous deux s'étaient livrés ensuite à une lutte féroce.

La première partie du livre retrace l'histoire du camp depuis sa création par un petit groupe de réfugiés de Majdal Krum, retraçant en détail sa vie quotidienne et l'organisation du travail et de l'autorité politique depuis les années 50 jusqu'à l'époque de la révolution (1968-1982). Dans la seconde partie, l'auteur ébauche quelques traits du contexte historique et politique de la guerre des camps. La troisième et dernière partie est une série de récits et commentaires des trois sièges de la fin des années 80. D'une certaine manière, l'organisation de cette partie du texte a été imposée par la situation au Liban pendant les années 80. Durant les longues périodes de siège, l'auteur s'est en effet concentré sur la rédaction du contexte politique des luttes en attendant de pouvoir rencontrer les habitants de Chatila et enregistrer leurs témoignages. Bref, l'organisation même du texte illustre les tensions et les possibilités qui dominaient la production intellectuelle au Liban après 1982. Les deux premières parties sont d'une lecture plus aisée. En revanche, l'introduction presque dissonante, pleine de longueurs et assez classique, de la partie sur les relations entre Amal et les Palestiniens et sur la politique libanaise après 1982, interrompt le cours d'une narration intime et animée. Mais le livre de Rosemary Sayigh représente le seul ouvrage approfondi d'ethno-histoire sur un camp de réfugiés palestiniens et il pourrait bien devenir un classique pour les études sur les réfugiés.

En l'espace de vingt ans, Chatila, qui était au départ un camp destiné à abriter un seul clan, s'est transformé en un bidonville urbain s'étendant de tous les côtés et habité par divers groupes sans autre lien entre eux que la pauvreté et la marginalité.

La partie la plus importante du livre est consacrée aux guerres des camps des années 80 et aux récits des combattants encore en vie. La force des récits autant que des commentaires de l'auteur est qu'ils parlent d'un héroïsme d'êtres humains en danger de mort sans ignorer la faiblesse humaine ordinaire. Sur ce point, l'ouvrage de Rosemary Sayigh se distingue de beaucoup de récits sur l'héroïsme guerrier, qui, souvent, ont tendance à passer sous silence la corruption, l'égoïsme et la trahison qui pourtant accompagnent les conflits prolongés. Grâce à sa familiarité avec la communauté palestinienne, elle a pu étudier de très près les tensions causées par la guerre et les sièges prolongés.

Tous ceux qui veulent savoir ce qu'est un camp de réfugiés, ce qu'il signifie, ce qu'est sa place dans le temps et dans l'espace, devront lire *The Many Enemies*. L'auteur y précise avec une finesse remarquable les changements rapides de leur signification, à la fois pour ses habitants et pour ceux qui vivent en dehors de ses frontières physiques et politiques.

JULIE PETEET

Journal of Palestine Studies, n° 93, automne 1994
Traduit de l'anglais par Nicola Hahn

Alexander Schölch. *Palestine in Transformation, 1856-1882 : Studies in Social Development* (La Palestine en transformation, 1856-1882 : études du développement social). Traduit par W. C. Young et M. Gerrity. Washington D.C., Institute for Palestine Studies, 1993, XII + 337 p.

Cette série d'études reliées entre elles forment la pierre angulaire de l'œuvre d'Alexander Schölch, l'un des principaux historiens du Moyen-Orient et spécialement de